

Georges Canguilhem

Dominique Lecourt

PUF, 2008, 125 p.

Voici un ouvrage bref, comme le veut la célèbre collection « Que sais-je ? » des Presses universitaires de France, qui offre à grands traits, certes, mais dans une synthèse éclairante et rigoureuse, une initiation à la philosophie de l'un des penseurs les plus importants de l'épistémologie et de l'histoire des sciences en France, Georges Canguilhem (1904-1995).

Il constitue une introduction à une œuvre exigeante et difficile, pour laquelle Dominique Lecourt, ancien élève de Canguilhem dans les années 1960, a choisi le mode biographique : c'est à travers le parcours de vie de Canguilhem et les étapes principales de celui-ci que son œuvre, c'est-à-dire ses idées majeures en épistémologie des sciences du vivant, dont la médecine, est exposée, analysée puis mise en perspective.

Le premier chapitre retrace, de manière assez classique, la jeunesse du philosophe. Normalien puis agrégé de philosophie (1927), Canguilhem a été l'élève d'Alain (Émile Chartier). Il adhère comme son professeur au pacifisme et s'oppose à l'idée même de guerre et milite pour une paix réelle. Jeune professeur de philosophie, discipline qu'il enseigne dans le secondaire pendant près d'une décennie, Canguilhem expose ses idées dans les *Libres propos*, revue d'Alain dont il assure quelque temps la responsabilité éditoriale tout en y écrivant régulièrement des articles, dont D. Lecourt fait l'examen pour mieux comprendre ses engagements de jeunesse. Mais l'enseignant devient très vite résistant au début de la Seconde Guerre mondiale, tout en poursuivant des études de médecine débutées en 1937 (à l'âge de 32 ans) alors qu'il enseigne en Khâgne au lycée de Toulouse. Héros de la Résistance, il participe aux réseaux du Sud-Ouest avec, entre autres, celui qui deviendra l'un des grands historiens français de l'Antiquité grecque, Jean-Pierre Vernant. Canguilhem soutient aussi, en 1943, sa thèse de médecine, connue sous le titre *Le Normal et le pathologique* (rééd. PUF, 1966), où il développe une philosophie de la médecine.

C'est dans le deuxième chapitre que D. Lecourt précise les principes de cette philosophie canguilhémienne de la médecine. Pour Canguilhem, la médecine est un art au carrefour de plusieurs sciences : son intérêt pour la médecine est celui du philosophe et il souhaite, en étudiant spécifiquement cette discipline et en la « pratiquant » (il ne sera cependant jamais réellement praticien sauf dans les maquis de la Résistance), compléter ses connaissances purement livresques afin de se confronter à la question philosophique majeure pour lui : celle « du tout des valeurs et de leur hiérarchie » (p. 86). Le cœur de sa réflexion

médicale correspond à un intérêt marqué pour l'individu, notamment lorsqu'il devient patient face au médecin. Le médecin soigne un être humain, et c'est cet aspect clinique qui retient l'attention de Canguilhem plus que l'aspect technique de la médecine. Pour lui, la médecine est l'art de la vie humaine : il défend la clinique face à l'hégémonie de la physiologie. D'où le débat sur les rapports entre l'homme et son milieu et sur la normalité pour l'être vivant, qui se distingue du pathologique au sein d'un système psychosocial normatif.

Ensuite, dans le troisième chapitre, D. Lecourt pose la question de l'épistémologie historique pratiquée par Canguilhem – comme il l'a fait pour Gaston Bachelard dans son premier ouvrage rédigé en 1968 (issu de son mémoire de maîtrise réalisé à la Sorbonne sous la direction de Canguilhem) et publié l'année suivante sous le titre *L'Épistémologie historique de Gaston Bachelard* (11^e éd. Vrin, 2002). Cela permet à l'auteur de rappeler que, s'il existe une tradition française en épistémologie fondée sur l'historicisation de ses objets d'étude et que l'on peut rattacher au positivisme d'Auguste Comte, les différences entre des philosophes tels que Bachelard, Canguilhem et Foucault sont aussi notables. Poursuivant, D. Lecourt développe la lecture canguilhémienne de Bachelard, fondée sur trois axiomes principaux : « le primat théorique de l'erreur, la dépréciation spéculative de l'intuition et la position de l'objet comme perspective des idées ». Si la « coupure », ou « rupture », épistémologique est une notion revendiquée par Canguilhem, celui-ci offre, dans son œuvre consacrée principalement à la philosophie du vivant, davantage une histoire des filiations conceptuelles. Chez lui le « style français » apparaît donc plus complexe et plus nuancé que ce que certains commentateurs laissent entendre lorsqu'ils présentent cette tradition de manière quelque peu réductrice, arc-boutés sur la fameuse « coupure » bachelardienne. La critique si fréquente d'anachronisme faite souvent par les historiens, notamment les tenants d'une « histoire historienne » des sciences (expression qui mériterait discussion), n'apparaît pas si évidente que cela ici : l'œuvre de Canguilhem et celle des principaux représentants du « style français » méritent d'être relues et redécouvertes, afin d'effectuer un croisement salutaire des notions et problématiques (par exemple la « phénoménotechnique » ou les idéologies scientifiques) avec celles des historiens qui souscrivent, et à juste titre, au programme dressé par Dominique Pestre dans son célèbre article des *Annales* (« Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 50,3 [1995], 487-522). Ni voyons pas là une tentative d'œcuménisme bon teint, mais davantage un appel à la nuance et à la critique épistémologique et historique des sciences qui ne peut se nourrir que d'une approche où se croisent de multiples points de vue.

Les deux derniers chapitres (IV et V) relatent les principales convictions philosophiques de Canguilhem et ses partis pris en matière d'enseignement de la philosophie et de choix de méthodes pédagogiques – il a écrit, à ce propos, de nombreux articles critiques sur les sujets du baccalauréat dans les années 1930 ou sur ceux de l'agrégation de philosophie.

Pour finir son ouvrage, D. Lecourt, élève de Canguilhem, rédige quelques « brefs souvenirs » où il évoque sa rencontre avec celui qui deviendra pour lui un maître. Ce sont des pages inattendues mais fort appréciables, car elles permettent au lecteur de situer l'« engagement » de l'auteur et son implication affective à l'égard de son sujet, qui, loin de nuire à son analyse, la nourrissent et l'enrichissent. Au-delà de l'objectivité du philosophe ou du scientifique – souvent vaine, voire feinte – la réflexivité s'avère beaucoup plus féconde, notamment lorsqu'elle permet, comme c'est le cas ici, de lire un ouvrage incisif et intelligent.

Fabien Knittel

(Université de Franche-Comté, IUFM, France)

fabien.knittel@univ-fcomte.fr

e-publications NSS-DialoGues